

*Comme une lumière
dans l'ombre*

Emilie C.H.

Dédicace

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux ne serait que pure coïncidence.

© 2021 Emilie C.H
1 rue du tertre
50640 Le Teilleul
Siret 802 540 161 00014
Tous droits réservés.

Dépôt Légal : décembre 2021
ISBN papier : 979-10-359-6231-9

Corrections : Sophie Eloy et Chantal Diverd
Graphiste : Emilie C.H
Mise en page : Instant Immortel
Source images : *Shutterstock*

Imprimé par *Bookelis*
Achevé d'imprimer en France

Note de l'auteur

Ce livre est une réédition du livre *A travers ton regard*, auparavant publié chez Something Else Editions.

Chapitre 1

Encore une fois, je ne me sens pas bien du tout, j'ai encore fait une bêtise. Je m'étais pourtant promis de ne pas laisser mes nerfs prendre le dessus, mais c'est plus fort que moi, dans ces moments-là, je ne pense à rien d'autre que de stopper ce trop-plein de souffrance. Alors, je me fais du mal, par n'importe quel moyen, sans vraiment en prendre conscience. C'est plus tard, quand le calme revient, que je me rends compte à quel point je suis allée trop loin...

Ça fait maintenant des années que je supporte ses critiques, ses crises et ses cacas nerveux. Ben trouve n'importe quel prétexte pour passer ses nerfs sur moi. Une chanson qui lui déplaît, un tee-shirt trop moulant, un gâteau qui n'est pas à son goût... Peu importe la raison, il ne va pas me lâcher, jusqu'à ce que je craque. On dirait que sa passion est de me pourrir la vie. Dix ans que je supporte sa mauvaise humeur, ses colères et sa domination. Combien de temps vais-je pouvoir encore tenir ?

J'ai rencontré Ben dans mon quartier. Il est né ici, en Seine-Saint-Denis, moi aussi. Je ne l'avais jamais remarqué. À mon adolescence, à quinze ans pour être précise, j'ai eu de nouvelles fréquentations qui m'ont amenée à le rencontrer. Il était banal, pas exceptionnellement beau, mais gentil. Il était différent des autres garçons de mon entourage. Il était sérieux et surtout discret. Il n'a jamais cherché à se faire remarquer. Alors, le jour où il m'a demandé de sortir avec lui, j'ai dit oui. J'étais très

intimidée, car il avait trois ans de plus que moi. C'était un homme déjà, et moi, je n'avais jamais... couché. J'avais peur, et j'ai failli plusieurs fois lui dire de m'oublier, à cause de cette trouille de devoir passer à l'acte. Je n'étais pas dupe, il n'était plus puceau, et si je voulais le garder, il fallait que je devienne une femme. Je n'étais pas coincée, loin de là, mes parents, depuis mon plus jeune âge ne m'ont jamais menti à ce sujet. Le sexe et « comment on fait les bébés » ont été intégrés à mon éducation avec une facilité déconcertante pour certaines de mes copines. Contrairement à elles, je n'ai jamais été dupée et on en parlait très facilement à la maison.

Ben a pourtant été patient et ne m'a jamais forcée à faire quoi que ce soit. Il ne voulait pas que je m'oblige, pour lui faire plaisir, à faire quelque chose pour laquelle je n'étais pas prête. C'est donc naturellement que je me suis offerte. Comme dans quatre-vingts pour cent des cas, ma première fois n'a pas été un feu d'artifice d'émotions et de sensations. Je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi les adultes en faisaient tout un foin pour si peu. Je n'ai pas eu mal, c'est pourtant ce que disait la rumeur. Ce n'est pas très agréable. Suis-je normale ? J'ai compris seulement des années plus tard, pourquoi j'avais tant de mal à ressentir cette explosion de sensations durant cet acte, qui est devenu, avec les années, un moment de tortures et d'obligation.

Ben, très peu de temps après être entré dans ma vie, a été mis à la porte de chez lui. Ses parents n'acceptaient plus son addiction pour la fumette, mais aussi parce qu'il se la coulait douce, il ne voulait pas aller au bout de ses études. Il a donc frappé à la porte de chez moi. J'étais en cours ce jour-là et lorsque je suis rentrée à la maison, ma mère m'a annoncé après m'avoir expliqué la situation, qu'elle lui avait proposé de vivre avec nous. De sa part, ce n'était qu'un acte de bienveillance et d'amour à mon égard. Elle ne voyait pas le mal, puisqu'elle s'était

mariée avec mon père à dix-sept ans. Je n'étais certainement pas prête, mais c'était fait. J'étais amoureuse et je dois avouer qu'à l'époque, l'idée d'être en couple et de vivre comme les adultes m'excitait au plus haut point. À nous la belle vie ! À nous les réveils en amoureux, et surtout, à nous les nuits à deux. Si elle avait su...

Son comportement à mon égard a très vite changé. Il est devenu collant, protecteur et jaloux. Plus les mois et les années passaient et plus cela s'accroissait. J'ai donc, à ma majorité, abandonné mes études à mon tour, pour pouvoir être plus souvent sous sa surveillance. Loin du lycée, je verrais moins de garçons, ce qui le rassurait.

Je ne voyais pas que cela n'était pas normal. Je n'avais toujours connu que cela. Je ne m'inquiétais pas. Je n'étais pas très heureuse, mais c'était comme ça. Que pouvais-je faire ? Je n'allais tout de même pas le quitter ? Il n'avait nulle part où aller. Et moi ? Qu'est-ce que je deviendrais sans lui ? Mes rêves de travailler dans l'édition littéraire venaient de s'envoler. À la place, je suis devenue hôtesse d'accueil dans une brasserie, la même que celle où mon chéri travaillait depuis quelques mois. Ça serait plus pratique, m'a-t-il dit. Pourquoi pas ? Après tout, le travail m'était tombé du ciel, et je pourrais gagner de l'argent pour aider mes parents et économiser, pour qu'on puisse se prendre un appartement. Grossière erreur. Lorsque je fais le bilan de ma vie jusque-là, elle me donne mal à la tête et l'envie de vomir. Pleurer, je ne peux plus, je n'y arrive plus, je n'ai plus de larmes.

Ce matin, je me suis levée avec joie. Le soleil était au rendez-vous, ce qui m'a donné l'envie de faire mon ménage en musique. J'étais heureuse, je chantais et prenais mon balai pour un micro de rock star. J'étais seule et je pouvais faire ce que je voulais.

Dans ces moments-là, je pouvais faire ressortir ma personnalité. Je n'ai pas vu l'heure passer et je ne l'ai pas non plus entendu rentrer du travail. Lorsque je me suis retournée dans un mouvement de danse énergique, j'ai vu son visage déformé par la colère. Je me suis stoppée net. L'angoisse me prenait à la gorge et je crois même avoir laissé échapper un petit cri semblable à celui d'un porcelet peureux.

J'ai su à cet instant qu'une crise allait éclater. Il a dû passer une journée épouvantable au travail. Je file couper la musique et le plus vite possible sera le mieux. Je m'excuse, je ne sais pas quoi faire pour le rendre de meilleure humeur, mais je sais bien que rien ne pourra l'apaiser.

— Je suis désolée, chéri, j'étais partie dans mon ménage et vu le beau ciel bleu, j'avais besoin d'un peu de musique... Je vais te faire un café.

Je pose mon balai-serpillière contre la table de la salle à manger et je passe près de lui, pour aller dans la cuisine m'exécuter et le servir. Mais lorsque je le frôle dans le couloir, il m'attrape le bras fermement. Il me fait mal, mais je ne dis rien, je ne ferais qu'empirer les choses.

— Tu n'as rien oublié ? me demande-t-il d'une voix grave.

— Je... Si, bien sûr, excuse-moi.

Je me mets sur la pointe des pieds et pose mes lèvres sur les siennes. Je ne ressens rien. Aucun frisson, aucun amour. Je suis habituée. Je me satisfais de ce que j'ai. Pourquoi chercher plus ? L'amour est-il différent ?

Ben se repose tranquillement sur le canapé, devant son téléviseur. Il m'annonce que plusieurs de ses amis vont venir jouer à la console. Je suis heureuse de cette nouvelle. Lorsqu'ils sont là, je sors de mon quotidien, Ben devient différent. Il me laisse tranquille et n'ose rien dire devant témoin. Un sourire discret étire mes lèvres.

Je me dirige vers la cuisine et me décide à faire un gâteau. Ça fera plaisir aux garçons. Ils se sont habitués à mes pâtisseries. Seulement, aujourd'hui, Ben n'apprécie pas cette marque d'affection que j'ai pour régaler nos amis. Il se met en colère et fait la gueule. Je reste silencieuse. Il est trop tard de toute manière, le gâteau est déjà en train de cuire dans le four. C'est d'ailleurs l'odeur délicieuse qui a prévenu mon mari de mon intention. Je vais donc subir ses réflexions. Je vais essayer d'isoler mon esprit de ses cris, car c'est devenu son habitude : il me hurle dessus, il me colle aux basques tout en me faisant des reproches, jusqu'à ce que mes nerfs lâchent et que j'explose... Ben est très intelligent, jamais il n'a levé la main sur moi, jamais il n'a osé me toucher. Je ne suis pas une femme battue, non. Il va agir autrement, il va être sur mon dos, encore et encore. Il fait preuve de harcèlement ? Je crois que c'est comme ça que ça s'appelle... Mais étant donné que je suis sa femme, qu'une alliance brille à mon doigt, il a des droits. J'ai accepté de l'épouser, je ne dois pas me plaindre.

Ben est collé à mon dos. Mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus ce qu'il dit. Je chante une comptine dans mon esprit, j'essaye de faire abstraction.

« Dans son manteau rouge et blanc, sur un traîneau, porté par le vent... »

Je m'évade, la voix de Ben se fait lointaine. Je continue à faire ma vaisselle. Les paroles de ma chanson apaisent mon cœur. Je suis forte, je vais y arriver... Mais, au moment où il me touche, tout disparaît : le traîneau et le petit garçon de la chanson. La réalité me frappe de plein fouet. Je suis de retour et Ben a refait son apparition.

— Tu cherches à te faire remarquer, c'est ça ? Je ne te satisfais plus ? Tu veux te faire sauter, c'est ça ? Espèce de salope. Tu crois qu'un gâteau va te permettre de jouir ? C'est ce que tu veux,

hein ?

— Mais de quoi tu parles ? Ben, ce n'est qu'un simple gâteau au chocolat...

— Tu veux bien te faire voir, c'est tout. Tu cuisines toujours pour eux. Gwen, tu commences vraiment à me faire chier. C'est quand que tu comprendras les règles ?

Je ne réponds plus. Ça ne sert à rien. Il n'entend rien. Ben est parti dans son délire et rien ni personne ne pourra le calmer. La colère et la pression me montent à la gorge. Je lave mon plat avec force. J'ai les larmes aux yeux, mais je les ravale, il serait trop fier de gagner la partie. Ben continue sur sa lancée, il ne se tait toujours pas. Il me reste les verres à laver. Mais mes émotions se mélangent, ce qui provoque en moi un orage, une tempête. Je ferme les yeux, je n'en peux plus de l'entendre parler. Je veux, j'ai besoin qu'il la ferme ! Je ferme les yeux et je tape dans l'évier. Encore et encore... Je hurle, j'extériorise, avant de devenir complètement folle. J'ai chaud, je pleure. Ça y est, il a gagné. Je laisse tout en plan et me dirige dans ma chambre où je m'écroule au sol. Je suis toujours dans le noir, je ne veux pas ouvrir les yeux, car je sais qu'il est sur le pas de la porte, il me regarde, je le sens...

Tant bien que mal, après dix bonnes minutes à verser des litres de larmes, je me redresse et m'appuie sur mon armoire. Ben est parti fumer son joint. L'odeur de la résine de cannabis embaume l'appartement. Il a gagné, c'est ce qu'il voulait, que je craque. Je regarde mes mains... Elles sont pleines de sang. Il y en a partout sur le sol. Mais... ? J'essaye de réfléchir, pourquoi... les verres dans l'évier. Moi, en train de taper dessus pour que Ben se taise...

— Tu es complètement folle ! Tu vois ce que tu as fait ? Il va falloir te faire soigner. Tu me fais pitié...

Ben est dans l'encadrement de la porte, ce n'est pas possible,

il ne va donc jamais me laisser tranquille ? Il affiche une expression de dégoût sur son visage. Je ne lui porte aucune attention, j'ai l'habitude. Avec la douleur qui commence à se faire ressentir, je fais diversion sur ce que je ressens à l'intérieur.

— Va falloir que tu nettoies tes conneries, putain ! Grouille, les mecs arrivent.

Je m'exécute. Gwen, la gentille et obéissante femme, se rince les mains et obéit à son charmant petit mari... Que faire de plus ? Appeler ma mère ? Non, personne ne doit savoir. C'est moi qui suis folle, il ne m'a pas touchée. Ce sang, c'est moi et moi seule qui l'ai versé.

Ça va aller, Gwen, respire... Tu es forte, affiche ton plus beau sourire et oublie ce qui vient de se passer...

Cher Journal,

Encore une fois, j'ai mal. Encore une fois, j'ai le cœur qui saigne.

Je n'en peux plus et mon avenir devient de plus en plus sombre...

Chapitre 2

« Chaque page est un viol, chaque phrase une humiliation, chaque mot une cruauté. » - Pierre Lemaitre

Neuf heures, le réveil sonne. Je me lève pour les tâches quotidiennes. Ben est parti travailler et bien que je me sois couchée assez tôt, j'ai très mal dormi. Les garçons ont fait pas mal de bruit, tous très alcoolisés et drogués. Le volume sonore m'a empêchée de trouver le sommeil. Je n'ai donc pas pu m'éviter de ressasser ce qui venait de se produire. J'ai essayé de me convaincre qu'un jour, Ben apprendra à m'aimer, qu'il deviendra tout ce que je souhaite : gentil, doux, prévoyant, qu'il me laissera vivre ma vie de femme, qu'il acceptera que je reprenne le travail. Je rêve de jours meilleurs. J'espère, mais mes espoirs se transforment très rapidement en cauchemars quand je redescends sur terre. Il faudrait que je m'interdise de rêvasser.

Je vois le carnage dans la salle à manger. Des cendriers pleins à craquer, du tabac un peu partout sur la table basse et sur le canapé, qui est taché de je ne sais quoi. Des bouteilles de vodka et de whisky vides qui traînent un peu partout. Je remarque également que mon gâteau a été englouti. Je n'y ai même pas touché, trop dégoûtée par la scène qu'il m'a faite. Ce qui n'a pas empêché Ben, cependant, de le servir fièrement. Je ne sais pas si les garçons l'ont apprécié, je ne suis pas restée avec eux. Je suis directement allée me coucher après les avoir salués. Alex a tout

de suite remarqué que ça n'allait pas fort. En même temps, je ne pouvais pas le cacher. J'avais pourtant mis une bonne couche de fond de teint, mais ça n'a pas empêché mes yeux de gonfler.

Alex est l'un des garçons dont je suis le plus proche. Il est l'ami d'enfance de Ben, mais il m'apprécie beaucoup. C'est l'un des seuls à avoir été témoin de la méchanceté gratuite de mon mari. Plus d'une fois, il a essayé de lui parler, de lui ouvrir les yeux sur la chance qu'il avait d'avoir une femme gentille, belle, qui lui était fidèle, et surtout, qui disait amen à tout. Mais Ben lui riait au nez. Ses arguments n'étaient pas suffisants et cela ne regardait personne. La conversation était close. Il m'a soutenue plus d'une fois, ce qui m'a valu de m'en prendre plein la gueule. Je lui ai donc demandé de ne plus s'en mêler. Même si son acte partait d'une bonne intention, je ne pouvais me permettre que les choses empirent encore. J'aspirais seulement à un peu de tranquillité, même si cela n'arrivait pas souvent.

Je me mets rapidement en condition de femme d'intérieur. Je sors tous mes produits qui sont devenus mes meilleurs amis. Je brique, je frotte, j'aspire et je lave. Des gestes que je fais très souvent. Des gestes qui se répètent jour après jour. Ben n'aime pas que les choses traînent. Il n'aime pas le désordre. Lorsqu'il sera de retour, il pourra se reposer et j'espère qu'il sera de meilleure humeur que la veille...

Je reçois un texto en fin de matinée. Alex me demande s'il peut passer me dire bonjour. Je reste quelques instants devant mon écran de téléphone. Je ne sais pas si je peux me permettre d'accepter. Si Ben l'apprend, je vais me faire pourrir. Comme je ne réponds pas, Alex appelle.

— Allô ?

— Bah, alors, tu ne réponds pas ? me dit-il.

— Je suis désolée, j'étais en train de faire le ménage.

— Justement, Ben nous a interdit de ranger quoi que ce soit.

Donc je te propose mon aide. Je suis en bas, tu m'ouvres ?

— Je...

— Gwen... Ouvre la porte du hall, je ne dirai rien à Ben.

Le téléphone encore collé à l'oreille, j'appuie sur le bouton de l'interphone qui permet de déverrouiller le hall du bâtiment. J'ouvre légèrement la porte d'entrée et fais les cent pas dans la salle à manger. Je sais que je ne fais rien de mal en accueillant un ami, mais je ne suis pas tranquille.

Je ne fais que surveiller l'horloge. J'ai peur de ne pas voir l'heure passer et qu'Alex soit toujours là lorsque Ben rentrera. Ça serait une catastrophe, il pourrait rentrer dans une colère noire et je ne sais pas si je pourrais le supporter, pas après ce qu'il s'est passé la veille ni avec la nuit que j'ai passée.

— Détends-toi, Gwen. Il ne rentre que dans trois heures.

— Je sais, mais c'est plus fort que moi, tu sais comment il est...

— Justement oui. Gwen, tu sais que j'aime beaucoup Ben. J'ai grandi avec lui, mais toi, pourquoi tu supportes tout ça ? J'ai du mal à comprendre...

— Je... Parce que je ne connais rien d'autre. Parce que je l'ai épousé. Pour le meilleur et pour le pire. J'ai juré !

— Foutaise ! Gwen, tu n'es pas sa chienne, c'est exactement comme ça qu'il te traite !

— N'exagère pas.

— Exagérer ? Tu mens à tout le monde. Tu affiches un sourire de façade et par-dessus tout, tu te mens à toi-même !

— Laisse tomber, Alex, s'il te plaît. C'est déjà assez dur comme ça.

— Si tu...

La porte s'ouvre. Ben fait son apparition dans l'appartement. La panique m'empêche de respirer. Je savais que cette visite de courtoisie allait se transformer en drame. Je le sentais ! Que

dire ? Quoi faire ? Rien, malheureusement, il n'y a rien à faire.

— J'ai entendu des voix derrière la porte. J'ai trouvé votre conversation très intéressante, nous dit Ben, d'un calme olympien.

— Écoute, mon pote, je...

— Ta gueule ! Alex, ferme ta gueule.

Ben enlève ses chaussures, puis sa veste qu'il accroche au portemanteau. Je le regarde faire sans sourciller et Alex ne la ramène pas trop non plus. J'ai l'impression d'avoir commis une faute grave. Le fait que Ben parle aussi calmement ne me rassure pas. C'est le calme avant la tempête. Il pénètre dans la salle à manger et vient tout simplement s'asseoir sur le canapé.

— Alex, viens t'asseoir qu'on discute un peu, car tu vois, j'ai un peu de mal à comprendre tes propos. Alors comme ça, je la traite comme une chienne ?

— Tu sais très bien qu'elle n'est pas heureuse, Ben. Tu lui tapes des crises tout le temps, sans aucune raison valable.

— OK, c'est ton point de vue. Mais dis-moi ? Tu veux la sauter ?

— Hein ? Mais tu es complètement barge ! Tu es mon pote, pourtant ça fait dix ans que je la connais, elle aussi compte autant à mes yeux que toi. Que tu le veuilles ou non, on s'inquiète tous pour elle !

— Tous ? Pourtant, il n'y a que toi qui la ramènes...

Je ne sais pas ce que je dois faire. Je suis comme paralysée. Si je bouge, Ben va me remarquer et je ne veux surtout pas que cette conversation me retombe dessus. Je sais que c'est pour moi qu'Alex le fait. Je lui en suis reconnaissante, mais qu'il le veuille ou non, il m'a mise dans la merde. Tôt ou tard, je vais le payer. Ben ne va pas me lâcher.

J'ai peur que la discussion entre les deux hommes ne s'envenime et qu'il foute Alex à la porte, comme un malpropre.

Ce dernier n'est pas comme moi, il a un minimum de fierté et de dignité. Il ne reviendrait pas et je perdrais de nouveau un ami qui m'est cher.

— Je t'ai déjà répété, maintes et maintes fois, que cela ne vous regarde pas. Ce que vous pensez, je m'en tape. Elle est là, non ? C'est qu'elle n'est pas si malheureuse que ça. Gwen, ouvre ta bouche un peu !

Il me donne la parole ? Suis-je censée dire la vérité et rien que la vérité ? Je sais bien que non, ça ne changerait rien... À moins que devant témoin, il n'ose pas... Peut-être que si je la joue fine ?

— Je... Je t'aime, Ben, mais...

— Mais ? Parce qu'il y a un « mais » ?

— J'aimerais juste pouvoir faire autre chose que le ménage. J'aimerais partager vos sorties et voir mes amis, lui réponds-je timidement.

Le silence plane au-dessus de nos têtes, comme une menace. Alex et moi attendons sa réaction.

— Très bien. Vois tes amis. Fais ce que tu veux, mais au moindre faux pas...

Hein ? Quoi ? J'ai dû mal entendre... C'était aussi simple que ça ? Je n'arrive pas à y croire. Il n'a jamais été aussi calme et patient. Il n'a jamais accepté aucune de mes requêtes... Alex me regarde tout aussi estomaqué que je peux l'être. Quelque chose ne tourne pas rond. J'évite de me réjouir trop vite, car je sens que cet élan de compréhension n'est qu'éphémère.

Je fais la vaisselle après avoir fait à manger à toute la troupe. J'ai eu le droit de partager la soirée à leurs côtés, sans aucune réflexion de la part de Ben, ni même un regard malveillant. Je suis restée cependant assez discrète et je n'ai pas partagé leurs conversations. J'ai attendu qu'on m'adresse la parole. Alex n'était pas très bavard non plus, je vois bien qu'il s'inquiète du comportement bipolaire de Ben. Il m'a très souvent jeté des

regards, les sourcils froncés. Je sais qu'il a peur pour moi. Comme lui, j'appréhende le moment où nous allons nous retrouver seuls, mon mari et moi. Va-t-il se venger ? Va-t-il me reprocher l'altercation entre lui et son ami ?

— Gwen, ramène des verres propres ! me crie Ben de la salle à manger.

Je m'exécute. À mon retour, alors que je porte les verres sur un plateau, Ben fait un signe de tête en désignant le bar et les bouteilles d'alcool. Je comprends vite qu'il me demande de les servir. La soirée n'est pas près de se terminer et j'avoue que cela m'enchant. Plus ils s'amusent et plus je suis tranquille. Je vais peut-être avoir la chance de m'endormir, avant que leur petite fête improvisée ne se termine.

Il est tard, presque deux heures du matin, et je ne tiens plus debout. Je suis fatiguée. J'informe Ben de mon intention d'aller me coucher et me penche vers Alex pour lui faire la bise et lui souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'à tous les autres.

— Avant d'aller te coucher, repasse ma chemise pour demain. Elle est froissée, je ne vais pas au boulot comme ça.

— Mais, Ben, il est presque deux heures du matin, je suis vraiment...

— Dépêche-toi, putain ! Plus vite tu auras fini et plus vite tu pourras aller te coucher.

Je savais que le calme et mon temps étaient comptés. Tous les garçons baissent la tête, sauf Alex qui se mord la lèvre. Il se lève et se resserre un triple whisky. Il titube déjà, il se met minable. Comment va-t-il pouvoir rentrer ? Je me sens coupable. J'apprécie beaucoup sa compassion, son soutien, mais je n'ai pas envie qu'il se fâche avec Ben ou qu'il se mette en danger par ma faute.

Je quitte la pièce, prends ma table à repasser, le fer, et retourne

dans la salle à manger pour repasser la chemise de mon cher mari. Comme une marionnette, comme son jouet téléguidé, Ben obtient tout de moi. J'en suis consciente, cela me bouffe, mais je n'arrive pas à me mettre assez en colère pour l'envoyer chier. Je n'ai pas la force nécessaire pour lui dire merde. Pourquoi ? Qu'est devenue la jeune fille qui n'a jamais laissé personne lui marcher sur les pieds ? Je suis tellement pathétique que mes amis sont obligés d'intervenir pour prendre ma défense et pour me permettre d'avoir un minimum de liberté.

Dix ans que Ben me façonne, dix ans qu'il a fait de moi une pâte à modeler qu'il peut former et déformer à sa guise. A-t-il de l'amour pour moi ? Me voit-il comme la prune de ses yeux ? Est-ce que je lui manque lorsqu'il n'est pas à mes côtés ? Des questions auxquelles il ne m'a jamais donné de réponse. Alors pourquoi lui suis-je autant dévouée ? Pourquoi est-ce que je me laisse détruire ? C'est trop tard, dix ans, c'est long, trop long pour revenir en arrière.

Alex continue de boire, encore et encore. Il enchaîne les verres au point de ne savoir plus comment parler. Les garçons le charrient. Il tient à peine debout. Je me précipite dans la cuisine pour lui préparer un café salé.

— Ben, essaye de lui faire avaler ça, s'il te plaît.

— Pourquoi ? Laisse, il est grand, il sait ce qu'il fait.

— Mais, Ben, comment veux-tu qu'il puisse rentrer chez lui ? Aucun de vous n'a le permis et c'est le seul à ne pas pouvoir rentrer à pied.

— Il n'a qu'à rester dormir là. Tu lui prépareras le canapé.

Tout le monde est parti, sauf bien sûr Alex, que j'essaie péniblement de soulever un minimum pour glisser un drap. Ben est parti se coucher et me laisse me débrouiller, comme d'habitude.

— Alex, s'il te plaît, bouge-toi un petit peu.

Aucune réponse. Il a les yeux clos et je pense qu'il est parti dans les bras de Morphée. J'abandonne. Je déplie la couverture et le recouvre, pour qu'il n'attrape pas froid. J'éteins la télévision, la lumière et m'apprête à aller me coucher lorsqu'Alex se met à bouger et à bougonner.

— Au moins... Il ne pourra pas te faire... du mal.

— Qu'est-ce que tu dis ? Alex ?

— J'ai bu assez... pour qu'il me dise de rester.

Je comprends alors qu'Alex a tellement eu peur de me laisser seule avec Ben, qu'il a fait exprès de boire assez, pour qu'il se voie proposer de rester. J'ai de la chance d'avoir un ami comme lui. Demain, je le remercierai, mais il va falloir qu'on discute. Il ne peut pas s'occuper de moi ainsi. Il ne doit pas...

Ben dort déjà. Il doit se lever dans à peine quatre heures pour aller travailler. Je ne sais pas comment il fait pour maintenir la cadence. Très souvent, les garçons se pointent, boivent et jouent à la console jusqu'à pas d'heure.

Je me couche, soulagée de ne pas rester seule avec mon mari et qu'il puisse avoir l'occasion de me reprocher quoi que ce soit. Peut-être que ce n'est que partie remise, mais pour aujourd'hui, en tout cas, je suis tranquille.

Je dors d'un sommeil profond, mais je sens quelque chose de lourd. J'ai mal au dos. Je n'arrive pas à bouger. Que se passe-t-il ? Un mauvais rêve ? Il faut que je me réveille. J'ai peur, je ne sais pas ce qui m'arrive. Mes yeux s'ouvrent peu à peu. L'obscurité enveloppe la pièce. Nous sommes encore en pleine nuit et je me rends compte que cette masse, qui me coupait la respiration, est toujours là. Je suis allongée sur le ventre et on m'écrase. J'ai envie de crier. Je commence à gesticuler, je veux me libérer de cette emprise, mais une main me recouvre la bouche et une autre me tient les deux bras. Je réalise avec horreur

que Ben est la source de ce que je croyais être un cauchemar. Je panique totalement. Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi il ne me laisse pas comprendre ? Et surtout, pourquoi est-il en train de vouloir me violer ? Je suis sa femme, il ne peut pas... Si ? Je n'ai plus le bas de mon pyjama. Au bout de dix ans, mon mari sait à quel point j'ai le sommeil lourd, il est parfois très difficile de me réveiller. Il pensait peut-être que je n'allais pas m'en rendre compte... L'a-t-il déjà fait ? Oh seigneur, non... Je ne veux pas, je n'ai pas envie, pas comme ça. Des larmes roulent sur mes joues, en silence, dans le noir et l'horreur de la nuit. Je n'ai pas le choix, je dois me résigner. Ben est fort et moi, je suis aussi fine qu'une crevette, je n'ai aucun moyen de l'empêcher de commettre l'irréparable. Alex a raison, je suis sa chienne, son objet... j'ai honte, j'ai envie de vomir, mais par-dessus tout, lorsqu'il me pénètre de force sans aucune tendresse, sans le moindre amour, j'ai envie de le frapper. Je ressens au fond de moi l'envie de lui faire mal. Je ne veux plus le sentir aller et venir en moi. J'ai besoin de l'éjecter. Je le déteste, je me rends compte que les limites ont été dépassées. Cet homme est devenu mon pire ennemi.

Cher Journal,

Hier, mon mari m'a violée, encore et encore... quatre fois dans la même nuit. Il n'a pas été au travail, il voulait voir mon visage au matin. Il voulait se rendre compte de la honte et du dégoût que j'éprouvais... Je ne crois plus en rien, je n'ai plus aucun espoir... Je suis, je serai, j'étais, aujourd'hui, je ne suis plus rien...

Chapitre 3

Pablo

Je suis de retour chez moi, parmi le bitume et tout ce que j'ai toujours connu. Ça faisait un moment que je n'étais pas revenu dans le coin. Eliza n'aimait pas trop mes potes. À chaque fois qu'ils se pointaient à la maison, elle faisait la gueule et on finissait par se disputer. Elle savait pourtant à quel point ils étaient importants pour moi, j'ai grandi avec ces gars, mais non, il n'y avait rien à faire... Finalement, j'ai fini par m'éloigner, par amour et parce que je voulais fonder une famille.

Je suis avec Eliza depuis notre adolescence et elle comptait plus que tout au monde pour moi. Contrairement à ma bande, je suis un romantique et l'homme d'une seule femme. J'aurais aimé que ce soit la même chose pour elle, qu'elle éprouve les mêmes sentiments... Les mecs vont sûrement me dire qu'ils m'avaient prévenu, qu'elle n'était pas faite pour moi, qu'elle aimait trop les strass et les paillettes... Mais la raison pour laquelle je suis célibataire aujourd'hui, est ce qui a failli me tuer, et à défaut d'avoir échoué avec moi, c'est notre couple qui en a payé le prix.

Les gars vont-ils me reconnaître ? Physiquement, j'ai changé, beaucoup changé. Ils ne savent pas à quel point. Moi-même, j'ai du mal à me regarder dans le miroir. J'ai d'ailleurs arrêté de le faire puisque je n'ai plus à m'occuper de mes cheveux. Moins je me vois et mieux je me porte.

Il fait froid, je m'étais habitué au climat du sud. Avec Eliza, on voulait s'offrir une nouvelle vie, un nouveau départ pour fonder une famille. Elle avait trouvé une belle maison à Marseille et du travail, mais, en tant que pur supporter parisien, il était hors de question que je pose un pied sur le sol de l'ennemie. C'était inconcevable. On a donc migré à Nice, un beau compromis.

Lorsque j'ai retrouvé sa lettre sur la table de la cuisine, qui annonçait qu'elle ne m'aimait plus, qu'elle n'y arrivait plus, qu'elle avait besoin de se reconstruire... J'ai vrillé. Je n'ai pas tenté de la joindre. Je n'ai pas essayé de la retrouver ou de lui faire changer d'avis, je suis parti. J'ai réuni mes affaires dans un sac et j'ai pris le premier avion pour l'Espagne, mon pays natal. J'avais besoin de me retrouver près des miens. Ma sœur est tout ce qu'il me reste. Elle vit là-bas avec son mari et sa fille. Je suis très proche d'eux. Ils ont été très présents pendant tout ce que j'endurais. Ma sœur a fait énormément d'aller-retour et mon beau-frère passait ses journées à prier, encore et encore. Depuis la mort de mes parents, ma sœur et moi sommes devenus comme les cinq doigts d'une main. Elle est très douce, très maternelle envers moi. C'est sûrement dû à notre différence d'âge. Elle m'a presque élevé.

Elle n'en revenait pas qu'Eliza puisse me quitter après tout ce qu'on avait traversé. Mais comment lui en vouloir ? Je n'ai pas été le seul à souffrir de ma maladie. Eliza aussi a subi les nuits d'angoisses et les traitements lourds qui me faisaient parfois délirer, car je ne les supportais pas. La peur et la souffrance rythmaient désormais nos vies et elle a dû bien souvent mettre tout de côté pour s'occuper de moi.

Je vais d'abord sonner chez les parents de la copine de Ben. Je ne sais pas s'il sera là. Je ne sais pas s'il travaille. Je n'ai pas pris beaucoup de ses nouvelles, mais de toute façon, lui non plus